

LITERATURA GENERAL III
SELECCIÓN DE *Las Flores del Mal*
Charles Baudelaire: *Poesía completa*. Edición bilingüe. Barcelona:
Ediciones 29, 1994

RÊVE PARISIEN

à Constantin Guys

I

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encoré l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles!
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchiaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient!

SUEÑO PARISIENSE

A Constantin Guys

I

De este terrible paisaje,
tal que jamás mortal vio,
esta mañana todavía la imagen,
vaga y lejana me arrebató.

¡El sueño está lleno de milagros!
Por un capricho singular,
había desterrado de estos espectáculos
el vegetal irregular,

y, pintor altivo de mi genio,
saboreaba en mi cuadro
la embriagadora monotonía
del metal, del mármol y del agua.

Babel de escaleras y de arcadas,
era un palacio infinito,
lleno de fuentes y de cascadas
cayendo en el oro mate o bruñido;

y unas cataratas poderosas,
como cortinas de cristal,
se colgaban, deslumbrantes,
en las murallas de metal.

No de árboles, sino de columnatas
los estanques dormidos se rodeaban,
en donde gigantescas náyades,
como mujeres, se miraban.

Manteles de agua se derramaban, azules,
entre los muelles rosas y verdes,
durante millones de leguas,
hacia los confines del universo;

Había piedras inauditas
y olas mágicas; había
inmensos espejos deslumbrantes
por todo aquello que reflejaban.

Insoucians et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide en chassait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'oeil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flammes
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La point des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi.

Indiferentes y taciturnos,
los Ganges en el firmamento,
derramaban el tesoro de sus urnas
en las cuevas de diamante.

Arquitecto de mis maravillas,
hacía, a mi voluntad,
bajo un túnel de pedrería
pasar un océano domado;

y todo, el mismo color negro,
parecía limpio, claro irrisado:
el líquido incrustaba su gloria
en el rayo cristalizado.

Ningún astro además, ningún vestigio
de sol, lo mismo a lo bajo del cielo,
para iluminar estos prodigios,
que brillaban de fuego personal.

Y sobre estas movientes maravillas
cerníase (¡terrible novedad
todo para el ojo, nada para las orejas!)
un silencio de eternidad.

II

Al abrir de nuevos mis ojos llenos de llama
he visto el horror de mi tugurio,
y sentido, penetrando de nuevo en mi alma,
el aguijón de las inquietudes malditas:

el reloj de acentos fúnebres,
daba brutalmente el mediodía,
y el cielo derramaba tinieblas
sobre este triste mundo entorpecido.

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
-Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

A UNA QUE PASA

La calle ensordecedora a mi alrededor aullaba
Alta, delgada, de luto riguroso, dolor majestuoso,
una mujer pasó de una mano fastuosa
levantando, balanceando el festón y el dobladillo;

ágil y noble, con su pierna de estatua.
Yo bebía crispado como un extravagante,
en su ojo, cielo lívido donde germina el huracán,
la dulzura que fascina y el placer que mata.

Un relámpago...;después la noche!- Fugitiva belleza
de la cual la mirada me ha hecho súbitamente
renacer,
¿no te veré más que en la eternidad?

¡En otra parte, bien lejos de aquí! ¡Demasiado tarde!
¡Jamás quizá!
Pues ignoro dónde huiste tú no sabes dónde voy,
¡oh, a quién habría amado, oh, tú que lo sabías!

CORRESPONDENCIAS

La Naturaleza es un templo donde vivos pilares
dejan de vez en cuando salir confusas palabras;
el hombre lo recorre a través de unos bosques de
símbolos
que le observan con ojos familiares.

Como largos ecos que de lejos se confunden
en una tenebrosa y profunda unidad,
vasta como la noche y como la claridad,
los perfumes, los colores y los sonidos se
responden.

Hay perfumes frescos como carnes de niños,
dulces como los oboes, verdes como los prados,
- y otros corrompidos, ricos y triunfantes,

teniendo la expansión de las cosas infinitas,
como el ámbar, el benjuí, el almizcle y el incienso,
que cantan los transportes del espíritu y de los
sentidos.

ÉLÉVATION

Au- dessus des étangs, au- dessus ds vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole- toi bien loin de ces miasmes morbides;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
-Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne inclinê plante son drapeau noir.

ELEVACIÓN

Por encima de los estanques, por encima de los valles,
de las montañas, de los bosques, de las nubes, de los
mares,
más allá del sol, más allá de los éteres,
más allá de los confines de las esferas estrelladas.

Espíritu mío, te mueves con agilidad,
y, como un buen nadador que se solaza en la ola,
surcas alegremente la inmensidad profunda
con una indecible y vigorosa voluptuosidad.

Vuela bien lejos de estas miasmas morbosas;
y ve a purificarte en el aire superior,
y bebe, como un puro y divino licor,
el fuego claro que llena los espacios limpios.

Detrás de los enojos y de los enormes disgustos
que cargan con su peso la existencia brumosa,
dichoso aquel que puede con un ala vigorosa
lanzarse hacia los campos luminosos y serenos;

aqué! cuyos pensamientos, como las alondras,
por la mañana emprende hacia el cielo su vuelo libre,
que se cierne sobre la vida y comprende sin esfuerzo
el lenguaje de las flores y el de las cosas mudas.

SPLEEN

Quando el cielo bajo y grávido pesa como una losa
sobre el espíritu gimiente víctima de largos enojos,
y que del horizonte abrazando todo el círculo
nos depara un largo día negro más triste que las noches;

Quando la tierra está cambiada en un calabozo húmedo,
donde la esperanza, como un murciélago,
se va batiendo los muros de su ala tímida
y golpeándose la cabeza sobre los techos podridos;

cuando la lluvia extendiendo sus inmensos regueros
de una vasta prisión imita los barrotes,
y que un pueblo mudo de infames arañas
viene a tender sus hilos en el fondo de nuestros cerebros,

las campanas de súbito saltan con furia
y lanzan hacia el cielo un horroroso aullido,
como los espíritus errantes y sin patria
que se ponen a gemir obstinadamente.

-Y largos coches fúnebres, sin tambores ni música,
desfilan lentamente en mi alma; la esperanza,
vencida, llora, y la angustia atroz, despótica,
en mi cráneo abatido planta su bandera negra.

EL VIAJE

A Maxime du Camp

I

Para el niño, AMANTE de mapas y estampas,
el universo es igual a su vasto apetito.
¡Ah! ¡Qué grande es el mundo a la claridad de las lámparas!
¡a los ojos del recuerdo, qué pequeño es el mundo!

Una mañana partimos, el cerebro lleno de llama,
el corazón henchido de rancunia y de amargos deseos,
y vamos, siguiendo el ritmo de la lámina
arrullando nuestro infinito sobre el finito de los mares.

Los unos, felices de huir de una patria infame;
otros, el horror de sus cunas, y algunos
strólogos ahogados en los ojos de una mujer,
La Circe tiránica de los peligrosos perfumes.

Para no ser cambiados en bestias, se embriagan
de espacio y de luz, y de cielos abrasados;
el hielo que les muerde, los soles que les cuecen,
borran lentamente la marca de los besos.

Pero los verdaderos viajeros allí son aquellos que parten
por partir; corazones ligeros, semejantes a globos,
de su fatalidad jamás se escapan,
y, sin saber por qué, dicen siempre: ¡Vamos!

Aquellos para los que los deseos tienen la forma de nubes,
y que sueñan, como el recluta el cañón,
de vastas voluptuosidades, cambiantes, desconocidas,
Y de las cuales el espíritu humano jamás ha sabido el
nombre!

II

Imitamos ¡qué horror!, el trompo y la pelota
en su vals y sus saltos; lo mismo en nuestros sueños
la Curiosidad nos atormenta y nos mueve,
como un ángel cruel que azota los soles.

¡Singular fortuna donde el fin se desplaza,
y no estando en parte alguna, puede hallarse no importa
donde,
donde el Hombre, el cual que jamás la esperanza ha
abandonado,
para encontrar el reposo corre siempre como un loco

Nuestra alma es un buque en busca de su Icaria;
una voz retumba en el puente: "¡abre el ojo!"
una voz desde la cofa, ardiente y loca, grita:
"¡Amor... gloria... felicidad!" ¡Infierno, es un escollo!

Cada islote señalado por el vigía
es un El dorado prometido por el destino;

la imaginación que arma su orgía
sólo encuentra un arrecife a las claridades de la mañana.

¡Oh, el pobre enamorado de países quiméricos!
¿Será menester encadenarlo, arrojarlo al mar,
a este marinero ebrio, inventor de Américas
cuyo espejismo devuelve el abismo más amargo?

Tal el viejo vagabundo, pateando en el barro,
sueña, la nariz en el aire, en brillantes paraísos;
su ojo embrujado descubre una Capua
En cualquier parte donde la vela ilumina un chamizo.

III

¡Asombrosos viajeros! ¡Qué nobles historias
leemos en vuestros ojos profundos como los mares!
Mostradnos los tesoros de vuestras ricas memorias,
Estas joyas maravillosas, hechas de astros y de éteres.

¡Queremos viajar sin vapor y sin velas!
Haced, para distraer el enojo de nuestras prisiones,
pasar sobre nuestros espíritus, tendidos como una tela,
Vuestros recuerdos con sus olas de horizontes.

Decidme, ¿qué habéis visto?

IV

"Hemos visto astros
y olas; hemos visto arenas además;
y a pesar de choques e imprevistos desastres,
nos hemos, a menudo, aburrido como aquí.

El gloria del sol sobre el mar violeta,
la gloria de las ciudades en el sol poniente,
alumbran en nuestros corazones una ansia inquieta
de hundirnos en un cielo de reflejo encantador.

Las más ricas ciudades, los más grandes paisajes,
jamás contenían el atractivo misterioso
de aquellos que el azar hace con las nubes
¡y siempre el deseo nos tornaba inquietos!

—El goce añade fuerza al deseo.
Deseo, viejo árbol, a quien el placer sirve de abono,
mientras que engorda y endurece tu corteza,
tus ramas quieren ver al sol de más cerca!

¿Creceas siempre, gran árbol, más vivaz
que el ciprés? —Sin embargo, hemos, con cuidado,
tomado algunos croquis para vuestro álbum voraz,
¡hermanos que encontráis bello todo lo que viene de
lejos!

Hemos saludado a ídolos con trompa ;
tronos constelados de joyas luminosas;
palacios labrados cuya mágica pompa
sería para vuestros banqueros un sueño ruinoso;

vestidos que son para los ojos una borrachera;
mujeres que los dientes y las uñas llevan teñidos,
y juglares sabios que la serpiente acaricia."

V

¿Más, más todavía?

VI

"¡Oh, cerebros infantiles!"
Para no olvidar la cosa capital,
hemos visto por todas partes, y sin haberlo buscado,
de lo alto a lo bajo de la escala fatal,
el espectáculo enojoso del inmortal pecado:

la mujer, esclava vil, orgullosa y estúpida,
sin reír adorándose y amándose sin disgusto;
el hombre, tirano goloso, lascivo, duro y codicioso,
esclavo de la esclava y arroyo en el albañal;

el verdugo que goza, el mártir que solloza;
la fiesta que sazona y perfuma la sangre;
el veneno del poder enervando al déspota,
y el pueblo amante del látigo embrutecedor;

Muchas religiones semejantes a la nuestra,
todas escalando el cielo; la santidad,
como en un lecho de plumas un refinado se revuelca,
en los clavos y en el puñal buscando la voluptuosidad;

la Humanidad habladora, ebria de su genio,
y loca hoy como ha sido siempre,
llamando a Dios, en su furibunda agonía:
"¡Oh, mi semejante, oh mi maestro, te maldigo!"

Y los menos torpes, ardorosos amantes de la demencia,
huyendo del gran rebaño acorralado por el destino,
y refugiándose en el opio inmenso!
—Tal es del globo entero el eterno noticiario."

VII

¡Amargo saber, el que se saca del viaje!
El mundo, monótono y pequeño, hoy,
ayer, mañana, siempre, nos hace ver nuestra imagen;
un oasis de horror en un desierto de aburrimiento

¿hay que partir? ¿Quedarse? Si tú quieres quedarte,
quédate;
parte, si es menester. Uno corre, el otro se agazapa
para engañar al enemigo vigilante y funesto,
¡el tiempo! existen, ¡ay! corredores sin espera,

como el Judío Errante y como los apóstoles,
a quienes nada satisface, ni vagón ni barco,
Para huir de este reciarío infame; hay otros
que saben matarlo sin salir de su cuna.

Cuando, al fin, podrá el pie sobre nuestra espalda,
podremos esperar y gritar: ¡Adelante!
Lo mismo que otras veces, cuando partimos para la
China,
los ojos fijos en alta mar y los cabellos al viento,

nos embarcaremos sobre el mar de las tinieblas
con el corazón gozoso de un joven pasajero.
Escuchad estas voces, encantadoras y fúnebres,
que cantan: "¡Por aquí! vosotros que queréis comer

el loto perfumado! Es aquí donde se vendimian
los frutos milagrosos de los que vuestro corazón tiene
hambre;
venid, embriagaos de la dulzura extraña
de esta tarde que jamás tiene fin!"

Por el acento familiar adivinamos el espectro;
Nuestras Píldas allá abajo tienden sus brazos hacia
nosotros.

"¡Para refrescar tu corazón nada hacia tu Electra!"
dice aquella cuyas rodillas besábamos antaño.

VIII

¡Oh, Muerte, viejo capitán, ya es hora! ¡Levemos el
ancla!
este país nos enoja, ¡oh, Muerte! ¡Aparejemos!
Si el cielo y la mar están negros como de tinta,
Nuestros corazones que tú conoces, están llenos de rayos.

Derrámanos tu veneno para que nos reconforte.
Queremos, tanto este fuego nos abrasa el cerebro,
hundirnos en el fondo de la sima, ¡Infierno o Cielo, qué
importa!
¡En el fondo de lo desconocido para encontrar lo nuevo!

HIMNO A LA BELLEZA

¿Vienes del cielo profundo o surges del abismo
oh, Belleza? Tu mirada, infernal y divina,
vierte confusamente el favor y el crimen,
y, se puede por esto, compararte al vino.

Contienes en tu ojo el poniente y la aurora;
derramas perfumes como un anochecer tormentoso;
tus besos son un filtro y tu boca un ánfora
que hacen al héroe cobarde y al niño valiente.

¿Sales de la sima negra o descienes de los astros?
El destino hechizado sigue tus enaguas como un perro;
siembras al azar la alegría y los desastres,
y lo gobiernas todo, y no respondes de nada.

Marchas sobre los muertos, belleza, de los que te burlas;
de tus joyas el Horror no es la menos encantadora,
y la Muerte, entre tus más queridos dijés
sobre tu vientre orgulloso danza amorosamente.

El efímero deslumbrado vuela hacia ti, candela,
crepita, arde y dice: ¡bendigamos estas luces!
El amante jadeando se inclina sobre su bella
tiene el aspecto de un moribundo acariciando su tumba.

Que vengas del cielo o del infierno, ¿qué importa,
¡oh, Belleza! ¡monstruo enorme, horroroso e ingenuo!
si tu mirar, tu sonrisa, tu pie, me abren la puerta
de un Infinito que amo y nunca he conocido?

De Satán o de Dios, ¿qué importa? Ángel o Sirena,
¿qué importa, si tú vuelves, -- ¡Hada de los ojos de
terciopelo,
ritmo, perfume, luz, oh, mi única reina!—
el universo menos horrible y los instantes menos
pesados.

PAISAJE

Quiero, para componer tristemente mis églogas,
dormir junto al cielo, como los astrólogos,
y, vecino de los campanarios, escuchar soñando
sus himnos solemnes llevados por el viento.
Las dos manos en el mentón, desde lo alto de mi
buhardilla,
veré el taller que canta y que charla;
las cañerías, los campanarios, esos mástiles de la
ciudad,
y los grandes cielos que hacen soñar de eternidad.

Es dulce, a través de las brumas, ver nacer
la estrella en el azul, la lámpara en la ventana,
los ríos de carbón subir al firmamento
y la luna derramar su pálido encantamiento.
Veré las primaveras, los veranos, los otoños;
cerraré por todas partes puertas y postigos
para levantar en la noche mis maravillosos palacios.
Entonces soñaré horizontes azulados,
jardines, surtidores de agua que lloran en los
alabastros,
besos, pájaros que cantan noche y día,
y todo esto que el idilio tiene de lo más pueril.
El bullicio, tempesteando vanamente en mi cristal
no hará levantar mi frente de mi pupitre;
pues estaré sumergido en esta voluptuosidad,
de evocar la primavera con mi voluntad,
de sacar un sol de mi corazón, y de hacer
de mis pensamientos ardientes una tibia atmósfera.